



HAL
open science

'Hyperonyme', 'métonymie intégrée', 'trait catégoriel': des coquilles dans le Livre de la sémantique

Franck Lebas

► **To cite this version:**

Franck Lebas. 'Hyperonyme', 'métonymie intégrée', 'trait catégoriel': des coquilles dans le Livre de la sémantique. *Langages*, 2008, pp.88-108. halshs-00595466

HAL Id: halshs-00595466

<https://shs.hal.science/halshs-00595466>

Submitted on 24 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Franck Lebas

Université Blaise Pascal - Clermont-Ferrand II et Laboratoire de Recherche sur le Langage

« Hyperonyme », « métonymie intégrée », « trait catégoriel » : des coquilles dans le Livre de la sémantique

Introduction

Le propos de ce travail¹ est avant tout théorique et invite à réfléchir aux différentes attitudes qu'un linguiste peut adopter s'il se donne comme point d'entrée l'étude d'un signe linguistique particulier, le nom *livre* en l'occurrence. L'étude d'une unité linguistique renvoie à plusieurs démarches heuristiques devenues classiques et renvoie potentiellement aux grandes questions que se sont posées les linguistes. Certaines de ces questions et de ces démarches sont discutables et un retour sur leur axiomatique est non seulement possible mais même préférable aux montages théoriques qu'elles impliquent. Je plaiderai pour un fondement phénoménologique de l'axiomatique linguistique (Lebas et Cadiot, 2003).

Afin de souligner le changement de perspective que ce redépart axiomatique nécessite, je suivrai un plan en sens inverse du parcours qui balise traditionnellement la linguistique. Je partirai de la « thématique *livre* », m'attarderai sur la portée référentielle et donc la relation à l'objet livre, et terminerai par la dimension lexicale.

1. La thématique *livre* et sa genèse

Au niveau thématique, le mot *livre* n'est qu'une clef d'accès à un univers de pratiques culturelles, historiques, publiques et personnelles, liée à une multiplicité d'objets génériques ou spécifiques, réels ou fictifs, impliqués dans le langage et dans la langue ou non. Le terme « pratiques » permet d'insister sur la nature essentiellement « procédurale » et non pas « descriptive » des phénomènes désignés. Des termes concurrents comme « savoirs » ou « connaissances » supposeraient d'une part une capacité de figement qui est contraire à la temporalité du signe (Legallois, 2003, Visetti et Rosenthal, 1999), et d'autre part une capacité de recul incompatible avec la nature coénonciative des activités langagières et avec la nature « autopoïétique »² du système formé par plusieurs interlocuteurs.

Le plan thématique est défini de façon très complète dans (Cadiot et Visetti, 2001) mais je retiendrai pour les réflexions qui vont suivre une définition plus resserrée permettant une focalisation sur l'inscription en langue : j'appellerai « thématique *livre* » l'ensemble des phénomènes qui peuvent participer de manière décisive à un énoncé dans lequel figure le nom masculin *livre* et qui sont « répliquables », c'est-à-dire qui peuvent jouer le même rôle dans des contextes différents, sans nécessairement se réaliser de la même façon (à l'instar des unités phonologiques qui donnent lieu à une infinité de réalisations phonétiques).

Sont inclus dans la thématique *livre* des phénomènes typiquement linguistiques, comme ceux qui font de *livre* un « nom commun masculin variable en nombre » car ils sont manifestement répliquables (et même typifiables, puisqu'on a l'habitude de les rapporter à des catégories lexicales ou morphologiques), des phénomènes perceptifs dits de catégorisation, si l'on admet que de tels processus sont décisifs pour l'élaboration de certains énoncés (*C'est un livre, ça ?!* ou encore, de façon plus discutable, *Où est passé mon livre ?*³), des pratiques

¹ Je remercie Pierre Larrivée pour sa relecture attentive et ses nombreuses remarques.

² Voir (Stewart, 2001) pour une définition rapide de l'autopoïèse, notion introduite par Humberto Maturana et Francisco Varela.

³ Les théories qui s'appuient sur la « référence virtuelle » de Milner ou sur les CNS (conditions nécessaires et suffisantes) posent que le nom *livre* renvoie à un ensemble particulier de critères utilisés par des processus de repérage d'objets physiques dans l'espace. L'innovation qui est présentée est celle des termes « virtuelle » ou « condition », justifiés par l'existence d'énoncés référant à des objets physiques qui sont visuellement absents ou à des objets dont la constitution physique est imaginée. En réalité, il résulte de la démarche globale non

culturelles qui sont des références publiques (*Tu lui offres encore un livre ?* ou *Il parle comme un livre* ou encore *Faut pas croire tout ce qu'on lit dans les livres*) éventuellement supports de stéréotypes (voir Longhi, ce volume), des pratiques qui impliquent un point de vue individuel (*J'ai déjà lu ce livre* ou *Tu devrais lire ce livre*), etc.

L'existence de ces éléments et leur possible intervention à certains stades de l'énonciation peuvent difficilement être contestées, mais ce qui divise certaines théories linguistiques est le statut qu'on leur donne. Dans le prolongement de nombreux travaux, je voudrais argumenter en faveur d'un statut primordial pour les éléments thématiques dans l'analyse linguistique. Le premier point de démonstration sera de poser que la nature épistémique des éléments thématiques est « indexicale », le terme définissant la théorie de l'Indexicalité du Sens (Lebas, 1999), c'est-à-dire l'idée selon laquelle le sens lui-même exprime les rapports que nous entretenons avec notre environnement.

2. De la valeur indexicale à la valeur thématique

Les arguments ont été présentés au fil des publications par l'équipe qui s'est formée historiquement autour de Pierre Cadiot et François Nemo (1997b), et l'ouvrage synthétique de Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti (2001) rassemble l'essentiel (voir également (Lebas et Cadiot, 2003) pour une autre synthèse), je prendrai donc comme point de départ l'idée selon laquelle les unités linguistiques enregistrent des rapports au monde. C'est aussi sur ce point que nous rejoignons la « praxématique » de Paul Siblot. Ainsi par exemple :

Le réel enregistré dans le lexique, l'est à partir de praxis sensibles, techniques, sociales, grâce auxquelles le monde senti, perçu, travaillé est anthropologiquement appréhendé : conçu et nommé. La praxis linguistique s'insère dans la continuité d'une chaîne de praxis diversifiées dont elle tire les informations qui lui servent à élaborer le « contenu sémantique » des catégories lexicales. Les choses, les êtres, les actes que les pratiques langagières catégorisent ainsi ne le sont pas à des fins intellectuelles et purement spéculatives, mais à partir des besoins, avec des visées, des intentions, des finalités concrètes. Le registre de la parole ordinaire ignore les interrogations métaphysiques sur ce dont il parle et se satisfait du constat des existences : « cela est ! » [...]. Comment ne pas prendre en compte ce réalisme de base, intrinsèque au langage ? Comment ne pas voir qu'il appelle une linguistique réaliste, anthropologique, inverse de l'option abstractive et « purement » systématique qui a longtemps prévalu. » (Siblot, 2007 : 29 ; voir aussi Siblot, 1997)

Je ne développerai pas plus avant ces arguments et me contenterai d'en ajouter un autre, que je considère comme crucial car il touche à l'aspect génétique de l'activité langagière en général, et du plan thématique en particulier.

Nombre de théories sont formulées en posant des hypothèses excessivement fortes sur le processus acquisitionnel, soit sous la forme de mécanismes innés de méta-structuration, soit sur une dualité langage/pensée incompatible avec tous les acquis de la pragmatique. Elles se permettent d'avancer très loin dans l'étude d'un système abouti sans éprouver les conditions de genèse des objets théoriques dont elles font l'hypothèse, ou sans les rapporter à une théorie de l'esprit qui prenne en compte les plus solides avancées en philosophie, psychologie, etc. Ainsi par exemple la position générativiste telle qu'exprimée par Jean-Yves Pollock : « (...) le savoir linguistique des locuteurs est sous-déterminé par les faits auxquels les enfants sont

pas une innovation qui consiste à prendre en compte des énoncés spéciaux, mais une situation de prétendue évidence pour des énoncés considérés comme triviaux, ceux pour lesquels le référent est physiquement et visuellement présent. Le montage théorique semble gagner en couverture alors qu'il procède en réalité d'une occultation des fondations.

exposés lorsqu'ils acquièrent leur langue maternelle. » (1997 : 12). La réduction de l'état initial a des principes universels et leur instanciation par des choix entre des paramètres binaires semblent au mieux une idéalisation. Le processus mécanique d'acquisition qui est supposé dans ce modèle est difficilement réconciliable avec une somme d'observations⁴ sur le fonctionnement de l'esprit, brillamment synthétisées par Yves-Marie Visetti et Victor Rosenthal (1999). Le déploiement du langage semble aller au-delà du simple choix d'une valeur d'un principe inné, choix dont les conditions d'actualisation par l'input restent à être définies.

En adoptant sur le langage un point de vue à la fois social et systémique, on observe que les conditions d'acquisition sont contraintes par d'autres propriétés que la seule générativité : les langues sont tout à la fois nombreuses, diverses et diversement structurées, perpétuellement en mouvement et diversement enregistrées par leurs usagers, au point que, comme le remarque Pierre Larrivée (2003), la communication soit assurée sans pour autant qu'il y ait « communion ». De plus, les langues ne sont acquises que par leur usage, sans qu'aucune information sur leur organisation soit parallèlement transmise (et dans des conditions qui, du point de vue de l'apprenant, ne varient pratiquement pas depuis les premiers moments jusqu'aux derniers de la vie). A elles seules, ces deux contraintes interdisent d'imaginer que la régulation des unités linguistiques soit fondée sur une mécanique (des concepts et des règles) fortement autonome, qu'elle soit dite « syntaxique », « énonciative », « ontologique », etc. Autrement dit, l'évidente implication du langagier et du réel ne peut pas être reléguée à une fonction (même complexe) d'un système ayant sa propre régulation, tout simplement parce qu'un tel système ne pourrait pas être acquis dans les conditions observées.

Ce point vaut qu'on s'y attarde, pour se convaincre de son bien-fondé, avant d'en examiner les conséquences théoriques. Une manière efficace de l'étayer est de faire le parallèle entre l'acquisition de la pratique langagière et celle de l'imitation précoce des mimiques du visage, en suivant l'ingénieuse démonstration de Merleau-Ponty (1988 : 309-310). Le phénomène de l'imitation précoce montre que, très rapidement après la capacité d'accommodation visuelle, les bébés acquièrent la pratique d'un dialogue à travers des mimiques faciales et comportementales, qui donne à penser qu'ils jouent à imiter les mimiques observées chez autrui. Or à ce stade le bébé n'a aucune perception directe de son propre visage et ne possède donc pas la base sur laquelle établir une corrélation entre la mimique qu'il fait et celle qu'il voit.

L'héritage de la pragmatique, et donc l'incorporation de l'expression dans l'action (Larrivée, 2003), garantit la validité de l'analogie entre ces imitations de mimiques et les premières *actions* langagières efficaces. Bien au-delà du simple aspect articulatoire, pour lequel le bébé établit évidemment un retour sensoriel auditif, ces actions initiales consistent dès le début à lier une expression à un contexte global, sans que puisse jamais être établie par l'observation directe l'incidence *réelle*, sur l'environnement en général et sur l'interlocuteur en particulier. Autrement dit, même si les premières tentatives langagières bénéficient de possibilités d'ajustements (par l'interaction répétée avec les adultes), l'enfant ne peut jamais bénéficier d'un « retour direct » sur les actions langagières qu'il initie. Il s'ensuit que toute construction abstraite dont on voudrait continuer à faire l'hypothèse pour l'interface entre la langue et le réel doit être fondée sur une construction innée, c'est-à-dire purement interne. Etant donné l'immense quantité de savoirs dans lequel le langage est impliqué, la seule possibilité pour un tel fondement inné est de le restreindre à des principes génétiques, lesquels doivent être à la fois très généraux (du fait de la grande diversité des langues) et suffisant pour

⁴ Observations dont certaines sont expérimentables très simplement, comme l'extraordinaire transposabilité des qualités (notamment quand il devient nécessaire d'abandonner la notion de polysémie pour des adjectifs exprimant une qualité « unique » fondamentalement synesthésique : *grand, doux, fort, fin*, etc.)

un « amorçage ». On reconnaît le célèbre montage générativiste, que je considère néanmoins comme logiquement non viable au regard des conditions d'acquisition. Je pense en effet que l'enfant n'est ni suffisamment contraint ni, au contraire, suffisamment informé pour générer un système langagier qui soit aussi variable en structure et aussi richement articulé à l'expérience générale du monde qui l'entoure. Autrement dit, même s'il est imaginable que la régulation d'un système *grammatical* puisse être fondée sur des principes innés et soit nourrie de l'« expérience » (conçue comme une pure combinatoire de phénomènes isolés) à laquelle sont confrontés les enfants, cela est impossible pour l'ensemble du système langagier réel, étant donné les propriétés de ce système (acquisition systémique et par l'usage, variabilité phénoménale).

Pour revenir à l'imitation précoce des mimiques, la solution tentante consistant à la poser comme innée ne fait que repousser le même problème plus loin : à partir de quelle structure comportementale cesse-t-on de convoquer la programmation génétique, et comment basculer alors dans un mode acquisitionnel permettant in fine une grande variété phénoménale ? Le paradoxe est tel qu'il devient impossible d'imaginer les pratiques innées comme des *bases* de construction pour des pratiques acquises, au sens d'un enrichissement en quantité et en complexité. Tout au plus les processus innés sont-ils des catalyseurs, des facilitations dirigeant l'attention, etc., à l'instar du probable ajustement de l'appareil visuel humain à la perception des traits du visage humain.

Qui plus est, considérer l'imitation des mimiques faciales comme un pur réflexe inné rend réellement problématiques les propriétés largement observées de transposabilité des gestes concernés (la célèbre tristesse du saule, la positivité d'un logo souriant comme celui de la marque Nike, la position « souriante » des aiguilles dans les publicités pour les montres, etc.), ni l'évidente et tout aussi précoce *globalité* de l'affect du bébé qui réagit ainsi à une sollicitation faciale de l'adulte.

Imaginer une alternative relève du même ordre de difficulté, qu'il s'agisse du paradoxe de l'imitation précoce des mimiques faciales ou qu'il s'agisse de l'acquisition du sens des unités de langue. Pour construire une solution il ne suffit pas de certains changements dans les directions heuristiques, il faut passer un certain cap de reformulation des données du problème. Merleau-Ponty explique que l'impasse du problème de l'imitation précoce est due à la formulation classique du concept d'« expérience d'autrui » :

« Le problème de l'expérience d'autrui apparaît comme un système à quatre termes :

1. mon corps en tant qu'objet
2. moi qui ai la sensation de mon propre corps (image intéroceptive de mon propre corps)
3. le corps d'autrui que je vois (image visuelle)
4. le sentiment qu'autrui a de sa propre existence

La perception d'autrui consisterait à déduire 3 \Rightarrow 4, par analogie avec le rapport 1 \Leftrightarrow 2. Ainsi, le problème paraît difficile à résoudre. » (Merleau-Ponty, 1988 : 309-310)

Cette formulation confère un statut paradoxal au phénomène de l'imitation précoce car elle morcelle excessivement la description, en donnant priorité à « la notion fondamentale pour la psychologie classique, de *cénesthésie* : mon corps serait saisi par moi au moyen d'une masse de sensations brutes qui me renseignent sur l'état de mes différents organes, de mes différentes fonctions » (ibid. : 309). Si au contraire on globalise la description en considérant soi et autrui comme un système en permanente constitution, la description se synthétise pour générer ce que Merleau-Ponty nomme « schéma postural » :

« La notion que j'ai de mon corps est un système, un schéma qui comporte le rapport à la position de mon corps dans le milieu ambiant. Les différents domaines sensoriels intéressés dans la perception de mon corps entretiennent certaines relations : le schéma corporel me fournit à cet égard un système d'équivalences. Si mon corps n'est plus seulement connu par une masse de sensations strictement individuelles, mais comme un objet organisé par rapport à l'entourage, il en résulte que la perception de mon corps peut être transférée à autrui et l'image d'autrui peut être immédiatement « interprétée » par mon schéma corporel.

Par la réforme de la notion de psychisme remplacée par celle de conduite, et de la notion de cénesthésie, remplacée par celle de schéma postural, le problème de la connaissance d'autrui peut être résolu. On a alors un système à deux termes :

- *mon comportement,*
- *le comportement d'autrui,*

qui constituent un tout. » (Merleau-Ponty, 1988 : 311)

Prenons l'exemple de la communication du sourire : le bébé ne commence à « comprendre » le sourire qu'il voit sur le visage d'autrui qu'à partir du moment où cette image cesse d'être un seul « spectacle » et commence à devenir un acte auquel il participe lui aussi. Au moment où le bébé, par hasard, répond au sourire par un sourire, l'adulte manifeste sa satisfaction (par un « large sourire », par des paroles, etc.) et le bébé commence alors à agir sur le sourire de l'adulte, il commence à « vivre » ce sourire, objectivement par *ses* actes mais phénoménalement à travers le corps d'autrui. Dès lors, il sait *comment* (par tel geste facial dont il ne sait pas encore qu'il est analogue à ce qu'il voit) déclencher cette image du sourire chez autrui (alors même que le processus de dissociation d'avec autrui – ou décentration du corps propre - est à ses débuts).

Surtout, ce phénomène du sourire n'est pas isolé mais s'inscrit dans un système expressif très riche, auquel l'enfant participe depuis le début de sa vie et même avant la naissance, de sorte que c'est toute la conduite de la satisfaction ou du plaisir qui est impliquée et non pas seulement le geste facial du sourire, ce qui garantit une grande efficacité dans l'élaboration de telles pratiques collaboratives. On entrevoit alors que l'enfant n'a pas seulement accès au *comment* du sourire en tant qu'acte rituel et donc culturel, mais aussi dans une certaine mesure au *pourquoi*, et en somme à la valeur de cet acte, de façon jamais dissociée du *comment* (ni logiquement, ni temporellement).

Sur le plan de l'expression linguistique à présent, on rejoint la formule de Merleau-Ponty (1960 : 64) : « [...] les parties apprises de la langue valent d'emblée comme tout et les progrès se [font] moins par addition et juxtaposition que par l'articulation interne d'une fonction déjà complète à sa manière [...] ».

Ainsi, transposer le style de cette solution au problème de l'acquisition du sens des unités de langue revient à évacuer les termes de description qui sont supposés s'interposer entre soi et autrui, c'est-à-dire à évacuer la supposée « représentation », d'une part associée en langue aux unités et d'autre part articulée en situation et en discours à l'environnement sur lequel il y a prédication.

On consolide donc par un raisonnement génétique l'argumentation en faveur d'une analyse en termes de « rapports à », pour toute unité de langue a priori. Par exemple, le nom *livre* ne serait plus imaginé comme enregistrant les « conditions de satisfaction » d'un processus de repérage (présence d'une couverture, d'un grand nombre de pages, d'un titre, d'un auteur, inscriptions interprétables comme un certain genre textuel)⁵ mais un jeu de

⁵ Les travaux sont désormais suffisamment nombreux qui démontrent l'impossibilité de pratiquer un tel mode de description procédant par enchâssement de symboles qui, in fine, ne peuvent pas être définis et encore moins

rappports caractérisant une certaine unité d'actions et d'anticipations (bien davantage que caractérisant un type d'objet adéquat). Ces rapports ne sont pas chacun inédits, ils possèdent une certaine généralité (le feuilletage, l'engagement dans un processus long d'interprétation, l'anticipation d'une unité discursive à construire, etc.), mais l'unité qu'ils forment est confortée par le fait même de se trouver « localisée » dans un paradigme lexical, et surtout c'est une unité originale car fondamentalement « non additionnelle » : le feuilletage, par exemple, est une routine pratique applicable à tout assemblage de feuillets mais prend une forme particulière pour *livre* (un feuilletage canoniquement unidirectionnel ou en tout cas respectant des périodes de linéarité stricte) et une autre pour *dictionnaire* (un processus principalement dichotomique permettant le « zoom » sur une page précise), sans qu'il soit possible de dire s'il s'agit de deux types de feuilletage ou bien si la routine de feuilletage s'est associée aux autres rapports caractéristiques de *livre*, liés au contenu textuel⁶.

On mesure alors à quel point le concept de « rapport à », pour historiquement difficile à installer dans le champ linguistique, n'est qu'un aspect du processus interprétatif et donc de l'appareil descriptif. Il lui manque la transposition du volet systémique que nous avons vu à propos du problème de l'imitation précoce, et qui donnait à voir en quelque sorte un *pourquoi* au-delà du *comment*. C'est une des raisons pour lesquelles nous divergeons de la trajectoire de la praxématique, dont la problématique se voit restreinte par la priorité donnée au « réel », au « matériel »⁷. L'élargissement thématique invite à faire de la praxéologie une dimension et non une valeur, c'est-à-dire non pas un phénomène observable mais un processus perceptif, presque un « organe » de perception. Je ne développerai pas plus avant la nature phénoménologique du champ perceptif, qui est abordée dans d'autres travaux, lesquels s'inspirent tous, directement ou non, de Merleau-Ponty (1945 principalement) : (Lebas, 1999), (Lebas et Cadiot, 2003) et bien entendu (Visetti et Rosenthal, 1999). Dans le cas présent, on ferait valoir par exemple que l'identification d'un objet livre dans une scène *consiste dans* le repérage (entre autres phénomènes bien sûr) d'une possibilité de feuilletage, que l'ensemble des feuilles du livre forment le *lieu* d'un feuilletage anticipé, sans aucun préalable ou intermédiaire perceptifs.

3. Le livre comme activité interactive originale

Pour un enfant, les toutes premières expériences qui sont liées aux imprimés en général et aux livres en particulier, et qui s'associent au mot *livre*, véhiculent une attitude de respect et de

acquis (Voir Cadiot, Lebas, Nemo, Tracy, Visetti). En l'occurrence, on échouerait rapidement à définir ce qu'est une page, par manque d'une définition de ce qu'est le papier, etc. Les travaux sont encore plus nombreux qui démontrent toutes les incompatibilités *linguistiques* de ce modèle descriptivement impraticable.

⁶ Dans (Lebas, 1997), j'étaye cette conception par une analyse du célèbre emploi *commencer un livre*. A l'opposé, (Kleiber, 1997) (repris dans (Kleiber, 1999)) propose une description objective, « la hauteur formée par le nombre de pages du livre », comme support du parcours « matériel » exigé par *commencer*. Voir aussi (Langacker, 1991 : 189-201) pour les débuts de la saga, (Godard et Jayez, 1993) et (Pustejovsky, 1995) pour des étapes importantes et l'article de Jacques Jayez dans ce présent numéro.

⁷ Ainsi la distinction *nomination/dénomination*, proposée par Paul Siblot pour valoriser la réactualisation systématique du nom en discours, constitue une grande avancée par rapport aux idéalités référentielles mais ne doit pas constituer l'« horizon » descriptif. Cette citation, par exemple, présente un programme théorique dans lequel le référent a changé de nature mais reste le terme d'une dialectique *essence/apparence* au lieu de basculer vers une dialectique *apparence/système d'apparences* : « A l'opposé de l'idéalisme du signe saussurien coupé du réel matériel et anthropologique, la nomination considérée comme acte signifiant, non pas au seul moment de l'attribution initiale de la dénomination mais en toute réactualisation discursive, réinsère le sujet et le référent dans le champ de la réflexion sur le signe linguistique. La relation du nom à l'objet nommé n'est plus alors d'ordre essentiel, mais pratique. Et ce que le nom exprime apparaît comme la seule chose qu'il puisse dire : les rapports du locuteur à la chose. Le nom ne saurait nommer l'objet 'en soi' et ne peut délivrer que la représentation que nous nous en faisons ; il dit ce qu'est l'objet 'pour nous', dit nos rapports à son égard. » (Siblot, 1997 : 52)

retenue (variable selon les cultures bien entendu), qu'il s'agisse de la manipulation (la fragilité de l'objet tolère peu la négligence du geste, qu'en français on associerait à *journal* ou *revue*, mais qui reste partiellement pertinente en anglais pour opposer *hardback* et *paperback*) ou des moments d'activités interactives avec les adultes que l'objet permet, lesquelles condensent vers le livre d'une part l'apprentissage de la concentration de l'attention et surtout un curieux « regard triangulaire » consistant à « s'adresser » à un objet en compagnie d'un individu. Parce que l'usage adulte consacre le nom *livre* en tant que désignation générique des imprimés que l'enfant peut ou doit manipuler, c'est ce nom qui enregistre ce « rapport principal », positionnant une pratique nouvelle dans l'univers enfantin, tel que l'adulte le préfigure. L'activité didactique globale tend bien entendu à fixer en langue ce type de rapport pour *livre*, à travers une circularité constructive des moyens de transmission de l'expérience entre générations.

On remarque que l'attitude de l'adulte, qui construit une sorte d'univers hypothétique de l'enfance, est facilitante pour cette stabilisation en langue, mais elle est en vérité facultative car globalement le système empêche l'enfant d'associer de façon durable au mot *livre* des rapports aux imprimés qui seraient, par exemple, spécifiques aux dictionnaires ou aux manuels. Le processus est alors plus long et nécessite davantage de conflits d'intercompréhension mais tend vers des équilibres conformes à l'usage général. Tant qu'une grande majorité d'individus véhiculent un certain rapport à un moment opportun du développement (volontairement ou non, dans le cadre d'une attitude didactique ou non), les enfants, qui ne rencontrent pas le même type de condition d'apprentissage, finissent néanmoins par acquérir le même *système* de valeurs symboliques (même s'ils n'ont pas nécessairement les mêmes valeurs exactement, ni les mêmes attitudes envers ces valeurs : le respect du livre, par exemple, ouvre sur une ambivalence et peut alimenter attirances ou aversions, jusqu'à qualifier les domaines auxquels ce thème est lié : intellectualité, institutions, media, etc.).

On comprend aisément qu'à ce stade de l'apprentissage du mot *livre*, rien ne garantit qu'il y ait une association à un objet, qu'il soit générique ou spécifique, ou que l'éventuelle association à un objet se fasse par *livre*, par *histoire*, par *écoute !*, par *regarde !*, ou par toute autre parole récurrente associée à l'activité de lecture repérable par l'enfant. La construction thématique précède donc, au moins potentiellement, l'association à un objet ou un type d'objet, et sera de toute façon prépondérante par rapport à la typification matérielle de l'objet livre.

Je pense que cette étape de construction thématique, pour laquelle le livre actualise une relation triangulaire enfant-livre-adulte, est à la source de plusieurs élargissements que le nom *livre* enregistre au titre de caractéristiques et qui en font des dimensions culturelles (lesquelles guident aussi l'acquisition, contribuant à la stabilité du système). Ces élargissements installent certains discours comme des objets d'une bibliothèque collective, laquelle bibliothèque constitue un élément d'une culture particulière. C'est ce que détaille, non sans malice, Pierre Bayard (2007) dans son essai « Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? » à travers plusieurs auteurs ou œuvres littéraires qui ont abordé les dimensions sociales, culturelles et mythiques de la lecture et surtout de la non-lecture. Il propose de répartir la thématique du livre sur trois bibliothèques abstraites :

– la *bibliothèque collective* rassemble « tous les livres déterminants sur lesquels repose une certaine culture à un moment donné (...) ; c'est sa maîtrise qui est en jeu dans les discours à propos des livres. Mais cette maîtrise est une maîtrise de relations, non de tel ou tel élément isolé, et elle s'accommode parfaitement de l'ignorance d'une grande partie de l'ensemble. » (*ibid.* : 27-28)

– la *bibliothèque intérieure* est l'« ensemble de livres – sous-ensemble de la bibliothèque collective que nous habitons tous – sur lequel toute personnalité se

construit et qui organise ensuite son rapport aux textes et aux autres ». C'est « une partie subjective de la *bibliothèque collective*, comportant les livres marquants de chaque sujet ». (*ibid.* : 74).

– la *bibliothèque virtuelle* : « La bibliothèque virtuelle est l'espace, oral ou écrit, de discussion des livres avec les autres. Elle est une partie mouvante de la *bibliothèque collective* de chaque culture et se situe au point de rencontre des *bibliothèques intérieures* de chaque participant à la discussion » (*ibid.* : 116).

Le propos principal de Pierre Bayard est ici de rendre compte du fait que ces trois bibliothèques sont largement constituées de livres non lus, et qu'elles ne rassemblent de toute façon qu'une infime partie des livres existants. De plus, tout livre lu donne lieu à un *livre-écran*, qui « se substitue au livre lu et devient l'objet dont on parle ensuite » (*ibid.* : 52). L'auteur convoque comme modèle l'expression « souvenir-écran », de Freud, désignant « les souvenirs d'enfance fallacieux, dont la fonction est d'en dissimuler d'autres, moins acceptables pour la conscience » (*ibid.* : 52). Cet emprunt terminologique présente l'avantage de souligner le réel *travail* de construction des *livres-écrans*, dont l'existence ne se réduit pas à la limitation cognitive (par ailleurs indéniable) empêchant la mémorisation parfaite des lectures. A travers ces trois dimensions – *écran, intérieur, virtuel* – Pierre Bayard démontre que le livre fait la synthèse de pratiques sociales qui dépassent largement sa constitution matérielle pour former des termes culturels dans un univers de nature discursive. Ces termes non seulement balisent nos centres d'intérêt mais aussi fournissent les moyens d'interprétation de tout nouveau discours.

4. Instabilité de l'objet livre

L'option phénoménologique présente l'avantage (qu'elle partage avec l'option praxématique) de placer au cœur de la description la nature des objets du discours, et donc d'aborder les référents à travers l'activité discursive. Les thèses référentialistes prennent un parti inverse et font l'hypothèse d'une mécanique véritablement extralinguistique (fondée sur une ontologie, une organisation en prototypes, des analyses en traits objectifs) qui reste en retrait des objets du discours. Au sens strict, intégrer les objets aux discours constitue une démarche qui déborde largement la notion de « référent », puisque les objets discursifs ne sont pas « mis à distance » (il y a cette idée dans l'étymologie de *référer* : « rapporter une chose à une autre »). Les objets avec lesquels l'énonciation interagit ne sont pas définis à travers certaines unités dédiées de la langue (que le référentialisme considère comme des passages *privilegiés* entre un monde linguistique et un monde extralinguistique) ni à travers une fonction générale de désignation (même enrichie par la dialectique désignation/mode de donation) mais sur la base d'une régulation de la conscience. La nécessité de stabiliser des objets dans notre environnement est une dimension de l'esprit et non de l'organisation du monde que nous percevons, même si le monde impose par ailleurs ses propres dimensions de stabilité. Le langage s'insère dans un jeu de stabilisations par la conscience, en apportant des pratiques intellectuelles qui y contribuent fortement et sans dépendre d'une strate de régulation d'objets déjà stabilisés⁸.

Un exemple tel que *Le livre fait encore partie des accès majeurs à la culture* oblige pratiquement à cette conception de la situation du langage. En effet, il témoigne d'un objet (qu'on appelle *discursif* car ce sont des pratiques discursives qui en *garantissent* l'existence) qui ne peut pas être désigné dans une situation perceptive située (* *Ce livre...*) mais dont l'existence est néanmoins « appuyée » à des objets bien réels, dont dépend l'emploi dit générique. Cet emploi est la trace d'un travail de stabilisation qui fabrique un objet selon des modalités permises (et même, ici, instituées) par la langue, lequel objet emprunte par une

⁸ Des projets très prometteurs se font jour pour harmoniser les traditions sémantique, pragmatique et textuelle de la linguistique autour du concept d'objet discursif. Voir en particulier (Longhi, 2007a et 2007b).

sorte de fraude certains appuis matériels, présents au seul titre de garanties lointaines, sans bénéficier pour autant de la cohésion de ces appuis qui en ferait un objet matériel. On pourrait imaginer que la stabilité de cet objet est moins grande, car dépendante d'un certain mouvement argumentatif et sans l'appui d'une stabilité matérielle, mais il n'en est rien. Cet objet entre dans notre culture avec la même présence car sa stabilité est répartie sur une totalité et, en l'occurrence, mise en « opposition » (Fraczak et Lebas, 2007 et à *paraître*) à d'autres objets (le livre par opposition aux autres médias culturels). Serait-ce l'indéfini (par exemple : *Un livre peut changer davantage de choses qu'un homme*), alors ce serait un autre type de répartition, corollaire de l'absence de liaison déictique, combinée à une certaine opération d'« individuation » (ibid.), qui garantit la stabilité de l'objet. Serait-ce le défini pluriel (*Les livres font encore partie des accès majeurs à la culture*), l'impression serait alors celle d'une référence à un ensemble d'objets réels, bien qu'en fait cet ensemble soit toujours essentiellement discursif car mis en opposition à d'autres objets sur fond d'une structuration présupposée (les livres envisagés dans le cadre des pratiques culturelles d'une personne au cours de sa vie – la *bibliothèque intérieure* – ou comme éléments d'un environnement culturel public – la *bibliothèque collective*). Au passage, on voit à quel point une simple grille d'analyse en termes d'emplois génériques/spécifiques aurait de réducteur par rapport au potentiel immédiatement discursif des différents déterminants du nom dans ces exemples.

En somme, il est impossible de comparer la stabilité d'un objet « essentiellement » discursif et celle d'un objet « essentiellement » matériel (étant entendu que tout ce qui est fortement stabilisé via des pratiques discursives emprunte toujours en partie à toutes les voies de stabilisation). Ceci est particulièrement évident pour le cas des livres, qui ont, malgré leur appui matériel et davantage sans doute que certains autres artefacts, une modalité d'existence très « morcelée » ou « répartie ». Un livre est toujours à la fois unique et multiple, à la fois *œuvre* et *exemplaire*. Cette particularité (présente chaque fois que le processus artefactuel valorise une double articulation : plusieurs objets et plusieurs types d'objets) ne peut jamais être ni réduite ni résolue, et seule une démarche dialectique (c'est-à-dire une instabilité compensée par une recherche constante d'équilibre) peut s'ajuster aux enjeux énonciatifs concernant ces objets. Cette dialectique apparaît en émergence dans de nombreuses études linguistiques, mais à travers une optique dont je vais essayer de démontrer qu'elle est fortement réductrice.

5. Hétérogénéité de l'objet : contre la « métonymie intégrée »

Georges Kleiber a très bien démontré les apories de la notion de « facettes » (Kleiber, 1996 et 1999) et donc d'une autonomie trop artificielle des aspects d'un objet tel qu'un livre. Mais la solution qu'il propose, à l'aide d'un mécanisme de « métonymie intégrée », tente d'opérer non pas une dialectique mais une sorte de réduction abstractive. La tentation est grande en effet de faire fond sur une hiérarchie intuitive abstrait/concret en faveur d'un concept englobant doté d'une sorte d'« autotomie », c'est-à-dire de capacité à abandonner momentanément certaines parties pour la survie du tout, comme le lézard qui se sépare de sa queue pour échapper à son prédateur. Mais le problème des références méréologiquement paradoxales, du type de *Ce livre est ennuyeux, mais bien relié et illustré* (Kleiber, 1996 : 222), n'est résolu qu'en apparence par le maintien d'un « tout » désignable programmatiquement par ses « parties », car ce « tout » n'a aucune homogénéité conceptuelle et la régulation qui lui est supposée sous la forme du critère de « saillance » n'est invoquée que pour en justifier l'existence. En réalité, pour un livre, le maintien d'une forme de compatibilité entre l'œuvre et l'exemplaire est un travail constant, jamais abouti et jamais satisfaisant, et faire l'hypothèse d'un « tout » qui stabiliserait l'ensemble n'est que l'expression par le théoricien d'une exigence d'objectivation, toujours déçue par les énoncés effectivement observés. On s'en convaincra à l'aide des exemples suivants :

- (1) Le livre fait encore partie des accès majeurs à la culture.
- (2) Le livre fait encore partie des accès majeurs à la culture, même sous sa forme papier.
- (3) Le livre reste d'actualité car les lecteurs aiment tourner les pages, voir la couverture, etc.
- (4) ?? Le livre reste d'actualité car les lecteurs aiment en tourner les pages, en voir la couverture, etc.
- (5) ?* Le livre reste d'actualité car les lecteurs aiment tourner ses pages, voir sa couverture, etc.
- (6) C'est parce qu'on peut le manipuler physiquement que le livre reste d'actualité.
- (7) ? Le livre reste d'actualité car les lecteurs aiment le manipuler physiquement.
- (8) Je pense que le livre reste d'actualité parce qu'on peut le manipuler physiquement (contrairement à l'écran).

Quoi qu'il en soit des niveaux précis d'acceptabilité, on observe certaines résistances à faire jouer la métonymie intégrée dans certains cas. Or, invoquer la moins bonne saillance de la relation pages/livre, par exemple, pour opposer (3) et (4), serait (au mieux) contradictoire avec le mécanisme d'anaphore associative de (3), qui lui aussi n'est expliqué qu'en terme de « saillance »⁹... Bien plus simplement, c'est l'enjeu discursif qui décide des limites que locuteur et interlocuteur s'imposent pour la stabilisation de leurs objets discursifs. La nécessaire contrepartie d'une argumentation faite conjointement sur le livre comme entité très générique et sur les pratiques concrètes associées, est le maintien d'un fort degré d'intensionnalité de ces pratiques concrètes, pour éviter non pas une infraction ontologique mais un brouillage argumentatif. Certes c'est une sorte de monstre référentiel qu'on se figure si l'on tente de forcer l'interprétation de (4), mais ce symptôme ne doit pas être compris comme exprimant en creux le fonctionnement correct de (3) : la facilité à interpréter (3) n'est pas due à une constitution idéale, homogène et référentiellement stabilisée, du référent thématique, elle est due à une bonne motivation des efforts qui sont nécessaires au maintien de l'équilibre d'un objet très hétérogène donc instable. En considérant la progression (3)-(4)-(5), le caractère composite du livre ne varie pas, et pour cause puisque c'est à ce titre qu'il est le cœur du propos. Une explication en terme de saillance de ce tout qu'est le livre n'a donc aucune prise sur ces différences d'acceptabilité. En revanche, l'objet discursif auquel renvoie le livre dans ces énoncés est configuré comme simple position dans un jeu de concurrence entre des médias culturels, et c'est cette définition, tout à fait locale et dictée par un enjeu argumentatif, qui se trouve « violée » par sa réduction en pages et couverture, en (4) et plus nettement en (5). L'énoncé (3) présente l'avantage de « taire » cette réduction et de situer la relation livre-pages-couverture en arrière-plan, en support d'argumentation, au service d'un objet maintenu intact dans sa définition discursive. C'est aussi le cas de (2), malgré l'usage du possessif si destructeur dans (5), car *même sous sa forme papier* constitue un procédé d'implication de la relation livre-papier tout aussi efficace que l'anaphore associative, grâce à l'absence d'article notamment.

On conçoit la fragilité de ces équilibres à l'aide de la (légère) différence d'acceptabilité de (7) par rapport à (6), qui ne peut être rapportée qu'à une gestion différente de la thématique discursive. Bien au-delà de la notion statique de « référent », l'objet du discours reçoit naturellement une part de sa constitution du mouvement de l'argumentation en général et du positionnement thématique en particulier. La leçon linguistique que l'on peut en tirer est une certaine capacité de la cataphore à maintenir le statut intensionnel de certains aspects d'un objet, mais il faudrait immédiatement rapporter cette « règle linguistique » à une régulation très générale du déploiement des thèmes, des objets et des arguments qu'on y

⁹ Voir Fraczak et Lebas (2007) pour une explication non référentialiste du phénomène d'anaphore associative, en alternative aux propositions de Georges Kleiber (2001).

appuie, plutôt que d'en faire une preuve à l'appui d'un système syntaxique contraignant¹⁰. Il est d'ailleurs possible de trouver d'autres voies que la cataphore pour améliorer (7), comme on le voit avec (8) qui parvient à motiver l'hétérogénéité référentielle par un arrière-plan oppositif davantage constitué.

6. Unité de l'objet : le rapport à la thématique

L'hétérogénéité des aspects du livre exprime l'extériorité mutuelle de certains types de rapports, principalement les rapports à l'unicité (valorisation du travail d'auteur, inscription d'un événement d'écriture dans une histoire des idées, une histoire de la littérature, balisage par des textes-références de la personnalité du lecteur¹¹, etc.) et les rapports à la multiplication d'occurrences (appartenance à des clans de lecteurs, nature fondamentalement publique, fixée et donc collectivement garantie des textes publiés, caution professionnelle de l'édition, normes et genres d'édition, etc.). Le principe d'une désignation via un nom unique, *livre*, de ces aspects ne fait qu'accompagner et non imposer leur unité autour d'un même objet. La désignation par *livre* de ce que produit l'écrivain et de ce que lit le lecteur n'est garantie ni par le monde réel (l'écrivain ne fabrique pas des exemplaires mais une œuvre), ni par la seule unité thématique du livre. Cette désignation commune exprime une unité motivée, construite, qui articule plusieurs univers de pratiques autour d'un objet. C'est à mon sens une dimension importante d'unification qu'il faut ajouter à ce qu'analysent Pierre Cadot et Yves-Marie Visetti (2001 : 159-160) :

Livre ouvre sur une pluralité non dissociée de modes d'appréhension, qui se déploient en stratifications d'un ouvert thématique dont l'unité ne se perd pas pour autant, puisque le *livre* en reste le support, et n'est d'ailleurs que cela. Le problème est alors celui de la dissociation/conjugaison de ces modes, notamment dans un esprit de comparaison avec d'autres mots de fonctionnement semblable (*roman*, *théorème*). *Livre* est un exemple exceptionnel d'un domaine thématique très exhaustivement profilé (avec de nombreux prédicats appropriés enregistrés...), à la fois très diversifié et sans solution de continuité, en parfaite harmonie avec une organisation sociale entièrement connectée à partir de lui (pas de rupture dans cette vaste région thématique). Dans la mesure où l'unité du mot semble entièrement déployée au niveau de ce domaine thématique, il n'y a plus guère de raison pour invoquer un motif qui viendrait la réguler en amont. Néanmoins, nous pouvons toujours l'invoquer, non seulement pour pouvoir ressaisir tous ces aspects dans un autre état de phase sémantique, mais en même temps pour leur conserver une autre forme d'ouverture et d'intensification possibles. On peut y intégrer, en vrac : enregistrement/déchiffrement (*le grand livre de la Nature*), transmission d'un contenu (*les religions du Livre*), inscription (être *inscrit dans le Livre*), support reproductible (*exemplaire*), ouverture immédiate et parcours libre (*traduire à livre ouvert*), totalisation et clôture (emblématisée par la reliure, qui permet aussi de *refermer le livre* en fin de parcours). En résumé, on admettra que dans le cas de *livre* la plupart des emplois sont tout aussi bien compris directement en termes de profilage (toute la diversité est stockée), modulant un domaine thématique qui semble déployer le motif sans reste, dans tous

¹⁰ Même le problème classique de la cataphore et de la subordination, qui a donné lieu à de solides règles formelles (depuis la « règle de Langacker »), doit pouvoir se rapporter à un problème de cohérence discursive, en l'occurrence l'orientation opposée des hiérarchies cataphorique et hypotaxique :

Maurice sait très bien que Marie n'est jamais d'accord avec lui.

* *Il sait très bien que Marie n'est jamais d'accord avec Maurice.*

¹¹ Aspect très bien rendu par Pierre Bayard (2007), qui rappelle la position d'Oscar Wilde, pour qui l'activité de critique littéraire consiste avant tout à parler de soi et non de l'œuvre. On se rappellera sa formule provocante : « Je ne lis jamais un livre dont je dois écrire la critique ; on se laisse tellement influencer ».

ses aspects pratiques, sociaux, expérientiels, idéels. Il reste toutefois des emplois plus singuliers, qui appellent un autre type de compréhension : *le Livre de la vie, le grand livre du monde* (Descartes), *le Livre des morts, être inscrit dans le Livre, le Livre des livres*. La notion de motif peut alors faire le joint.

En effet, si *livre* privilégie sans doute la fonction de « support », l'optique phénoménologique impose d'y voir la contribution à un objet et donc à une « synthèse d'apparences », lieu d'une permanente recherche d'« équilibre phénoménologique » (Lebas, 1999). C'est sans doute cette assignation à la synthèse qui caractérise la nature nominale de *livre*, et qui se déploie « naturellement » en fonction référentielle via certaines opérations linguistiques — principalement de référenciation (Fraczak et Lebas, 2007 et à *paraître*). Le fait que les profilages possibles de *livre* soient particulièrement institués ne dénature pas le mot et continue à le plonger dans la mécanique générale de stabilisation qui aboutit aux objets discursifs, très certainement via les motifs cités par Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti. Telle est la solution générale permettant d'instituer un objet – une cohésion motivée par un besoin de cohérence – une synthèse d'apparences qui, en l'occurrence est particulièrement instable du fait que chacune des apparences est apparence de l'autre, suivant les enjeux argumentatifs. Ainsi tout livre est-il ou bien un objet physique contenant la trace d'une œuvre, ou bien une œuvre accessible à travers un objet physique, chaque aspect étant solidaire de l'autre au titre d'un certain mode d'apparition.

Prenons l'exemple de l'énoncé *J'ai déjà lu ce livre*, en situation de désignation d'un exemplaire vu chez un ami par exemple. On peut s'accorder sur l'idée que c'est « principalement » l'œuvre qui est désignée car c'est elle qui est *impliquée* dans l'argumentation. La désignation est donc médiée par l'objet physique, sans pour autant s'effacer complètement, et pour cause puisqu'elle fournit la « face visible » de l'œuvre dans les conditions d'interlocution. Certes, il faut souligner l'importance du rôle de la thématique, qui *justifie* que l'objet physique soit l'apparence de quelque chose et non pas une autre chose, mais la thématique ne remplace pas le jeu de stabilisation des objets discursifs, dont la conscience à besoin pour rythmer, et sans doute communiquer efficacement, l'argumentation.

Si les deux aspects, œuvre et exemplaire, sont au cœur de l'objet livre, il faut garder à l'esprit qu'ils ne font que former une position de « meilleur équilibre », pondérant à égalité les « horizons intérieur et extérieur ». Ces termes sont employés par Merleau-Ponty (1945 : 348-349) à propos de la perception :

Pour chaque objet [...], il y a une distance optimale d'où il demande à être vu, une orientation sous laquelle il donne davantage de lui-même : en deçà et au-delà, nous n'avons qu'une perception confuse par excès ou par défaut, nous tendons alors vers le maximum de visibilité et nous cherchons comme au microscope une meilleure mise au point, elle est obtenue par un certain équilibre de l'horizon intérieur et de l'horizon extérieur : un corps vivant, vu de trop près, et sans fond sur lequel il se détache, n'est plus un corps vivant, mais une masse matérielle [...] ; – vu de trop loin, il perd encore la valeur de vivant, ce n'est plus qu'une poupée ou un automate. Le corps vivant *lui-même* apparaît quand sa microstructure n'est ni trop, ni trop peu visible, et ce moment détermine aussi sa forme et sa grandeur réelles. La distance de moi à l'objet n'est pas une grandeur qui croît ou décroît, mais une tension qui oscille autour d'une norme ; l'orientation oblique de l'objet par rapport à moi n'est pas mesurée par l'angle qu'il forme avec le plan de mon visage, mais éprouvée comme un déséquilibre, comme une inégale répartition de ses influences sur moi ; [...].

Mais d'autres positions d'équilibre peuvent apparaître selon la situation, surtout si elle est fortement déployée par un espace discursif. Ainsi par exemple dira-t-on qu'une librairie se définit par le fait de vendre des livres, alors que l'on résistera à désigner par *livre* une grande partie des objets effectivement vendus, tels les dictionnaires, atlas, bandes dessinées, etc., sans parler des objets plus périphériques, tels que ceux davantage orientés vers la papeterie. Plutôt que d'interposer des mécanismes (tropiques ou autres) afin de conserver la validité analytique de la désignation par *livre* dans cette situation (objectif qui n'a aucune utilité), il est plus cohérent de tenir compte de la totalité de l'interaction et de l'assentiment des interlocuteurs, pour qui l'unification des objets vendus et donc des pratiques qui leur sont associées est motivée par un positionnement différentiel de la librairie par rapport aux autres types de commerces. C'est ici le nom *livre* qui fournit le meilleur équilibre phénoménologique dans le cadre d'une sorte de « mise à distance » (tacitement, au-delà du perceptible) ou « mise en intension » (Lebas, 1999) des pratiques différenciées.

7. Le nom *livre*

7.1. La problématique lexicale

Le même phénomène d'équilibrage local peut être observé lorsque, dans le cadre d'un déménagement, on désigne par *carton de livres* ce qui rassemble, outre ce qui s'appelle *livres*, tout ce qui se range dans les rayonnages de bibliothèques, dans les classeurs, et plus généralement dans les lieux fonctionnellement affines aux livres. Il ne faut pas pour autant en déduire que *livre* est un hyperonyme pour tous ces *dictionnaires*, *manuels*, *annuaires*, *dossiers*, etc., mais plutôt qu'il y a un intérêt local à s'entendre sur la présence d'un contexte fortement déformant, à tel point qu'il ne donne à voir qu'un aspect incomplet et même imparfait des objets évoqués. Et ce n'est pas le seul carton (pas davantage que les murs de la librairie) qui opacifie les qualités différentielles, c'est le flux de conscience et, avec lui, le flux discursif réparti sur l'activité des interlocuteurs, qui transforment la perception et la conception du *système* formé par ces interlocuteurs.

L'hypothèse d'une relation hyperonymique est a priori plus convaincante pour le nom *roman*, dont la référence « logique » à *livre* est souvent donnée comme exemple de la problématique de l'hyperonymie et de celle des « termes de base » (Kleiber, 1994). Le critère classique de l'énoncé d'inclusion est en effet sans appel pour *livre-roman* : la phrase *Un roman est un livre (qui...)* est bel et bien une base définitionnelle possible de *roman* (même si Le Grand Robert utilise *récit* comme support) et dans nombre de contextes *livre* peut remplacer *roman*, même si un usage qualifié de métaphorique peut l'interdire : *Il en fait tout un (roman + ?? livre)*.

Il reste néanmoins excessif d'en déduire une relation d'« héritage » sur un plan lexical. Tout au moins l'option phénoménologique fournit-elle des hypothèses alternatives. En effet, si *roman* évoque facilement un objet que, par ailleurs, il est tout aussi facile de désigner par *livre*, cela tient d'une part à l'organisation complète de la thématique *livre*, qui est plus englobante que celle liée à *roman*, et d'autre part aux motifs associés, qui orientent respectivement vers des pratiques décalées. D'une part, le motif de *livre*, comme nous l'avons vu avec Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti ci-dessus, fournit un équilibre phénoménologique de l'objet qui ménage idéalement tous les aspects de l'objet, ouvrant ainsi à une multitude de discours possibles, alors que le motif de *roman* décale cette position d'équilibre vers des pratiques textuelles. L'utilisation du nom *roman* pour désigner un livre établit donc a priori que l'objet est, dans son contexte discursif, équilibré au mieux par ses caractéristiques textuelles (d'où la difficulté de (9), exemple que j'emprunte à Kleiber 1996).

(9) ? Un roman rouge / déchiré / sale.

Il faut donc un surcroît de justification pour imaginer que le même objet soit également impliqué via ses aspects matériels, ce qui se produit, par exemple, si le contexte configure par codification le motif de *roman* comme indice de repérage :

- (10) (Le libraire à son employé) « Retourne voir dans ton secteur, un client m'a signalé qu'il y a un roman déchiré dans les rayonnages ».

Mais la situation la plus intéressante concerne les prédictions qui, pour (plus ou moins) matérielles qu'elles soient, s'accommodent facilement d'un équilibre centré par le motif de *roman* :

- (11) un gros roman / un roman épais / un roman de 300 pages / un roman avec de nombreuses illustrations.

Georges Kleiber voit dans l'exemple (11) une preuve à l'appui de sa « métonymie intégrée » (pour que le prédicat soit accepté il faut qu'il « soit valide pour ou rejaillisse également sur le tout » (Kleiber, 1996)) mais on peut, avantageusement selon moi, s'éloigner de la stricte construction référentielle pour remarquer que c'est la cohérence du discours qui se trouve établie et consolidée par la synthèse des apparences de l'objet (il faut par exemple imaginer la justification d'une lecture pénible ou, inversement, « passionnante », du *roman de 300 pages*, et une lecture agréable du *roman avec de nombreuses illustrations*, le terme *nombreuses* lui-même étant argumentativement orienté, comme y insiste à bon droit la théorie de l'Argumentation dans la Langue, à la suite d'Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombe). C'est d'ailleurs le discours qui permet de faire basculer l'acceptabilité entre (9) et (10).

En somme, « centrer » un objet dans le discours à l'aide du nom *roman* est une décision qui trouve sa justification dans une argumentation valorisant l'aspect textuel (soit « pleinement » soit au titre de pur indice dans un système de correspondances, comme dans (10)), alors que le nom *livre* permet, par un centrage plus équilibré, des prises de directions argumentatives plus diverses a priori. Voilà comment l'option phénoménologique peut, avec une cohérence théorique bien plus large, remplacer la notion étroitement lexicale d'hyperonymie.¹²

7.2. La problématique catégorielle

Autre aporie qui se voit avantageusement dissoute par le point de vue phénoménologique sur les activités expressives, l'hypothèse des « traits catégoriels » tente, de façon plus violente encore que la notion de « représentation » (cf. supra), de légitimer l'existence d'une activité répétitive de catégorisations qui forment autant de cassures du mouvement expressif, pour le seul salut d'une idéalité de correspondance générale et purement « spectaculaire » entre les mots et les choses. Or, que ce soit sur le terrain des phénomènes linguistiques plutôt techniques¹³, ou sur celui d'une théorie générale, la notion de « trait catégoriel » ne survit qu'à condition de la configurer strictement comme réponse à des questionnements idoines, et donc en choisissant de délaissier une somme d'observations sur l'activité discursive générale (et sur ses conditions génétiques, ainsi que nous l'avons vu).

Voici une simple illustration transposée d'un exemple¹⁴ de (Kleiber, 2003 : 115) :

- (12) ? Ce roman est un livre.

Cet énoncé est réputé asserter ce qu'il présuppose, étant entendu que le syntagme *Ce roman* s'interprète préférentiellement comme désignant un livre¹⁵. Réduite à cette seule fonction

¹² La place me manque pour évoquer les nombreux autres avantages de ce principe descriptif. Voir Cadiot et Nemo (1997a) pour la problématique des énoncés d'inclusion ou d'appartenance (et le contrepoint de Kleiber, 2003), et voir Cadiot et Visetti (2001), Schultz, (2002) et Lebas (1999), entre autres, pour la problématique des emplois métaphoriques.

¹³ Voir notamment Cadiot et Nemo (1997a) pour les énoncés du type *Ce X est un Y*, (Lebas, 2002) pour le thème des référents évolutifs et (Lebas, à paraître) pour celui de la transitivité verbale.

¹⁴ L'exemple originel est : ? *Cette mésange est un oiseau*.

¹⁵ Ce n'est pas la seule possibilité : l'énoncé devient correct s'il fait suite, par exemple, au récit d'une longue

d'assertion qui, quant à elle, *présuppose* un questionnement catégoriel, la description prétend *montrer* à elle seule une sorte de mécanique catégorielle à l'œuvre, en l'occurrence mise à mal.

Or ce n'est pas la seule analyse possible. Etant donné que le démonstratif joue ici un rôle crucial, on peut faire valoir (sans même nécessiter une théorie complète du démonstratif) que la prédication *Ce roman est...* est supposée apporter une caractéristique particulière à ce qui se présente comme pertinemment désigné par *roman*. Que le motif de *livre* fournisse très peu de matière à une telle caractérisation est évident, sauf à ajouter une « intensification » du motif, dont le résultat interprétatif serait qu'on insiste sur le fait que « tout roman qu'il soit, ceci est avant tout un livre », pour dire par exemple qu'il pourra « condescendre » à caler une table ou au contraire que le récit a reçu l'approbation d'un éditeur. C'est précisément ce genre d'intensification qui s'institue en type discursif dans les énoncés tautologiques étudiés dans (Cadiot et Nemo, 1997a) (par exemple : *Ce roman est un (vrai) roman !*, qui oriente ou bien vers l'emblématisation ou bien vers la litote), et dont Georges Kleiber (2003) conteste l'analyse à travers une grille de lecture axiomatiquement catégorielle.

Conclusion

Bien loin d'avoir examiné la majorité, encore moins la totalité, des aspects nécessaires à l'analyse d'une unité de langue telle que *livre*, ce parcours montre que la linguistique ne peut pas se permettre un fondement axiomatique spécifique, ni même des emprunts aux axiomatiques principales de la psychologie moderne. Les principaux avantages d'une axiomatique essentiellement phénoménologique sont, d'une part, le souci d'une mise en compatibilité de toutes les dimensions de l'expression et, corollairement, l'unification des principes descriptifs et explicatifs. Cette unification se pose en alternative à un ensemble de dispositifs, parmi lesquels les traits catégoriels, l'hyponymie et la métonymie intégrée, que j'ai choisi d'évoquer en raison de leur pertinence pour l'étude de *livre*. Ces dispositifs sont conçus comme des couplages dans la relation langage/monde, alors que par rapport au phénomène expressif global ils opacifient cette relation. Le paradoxe n'est qu'apparent car l'opacification est bien leur rôle au service plus général d'une idéalité de linguistique autonome, séduisante car rejoignant une intuition forgée en nous dès les lectures du grand Livre de l'institution scolaire, mais pour laquelle il est grand temps de... tourner la page.

Bibliographie

- BAYARD, Pierre (2007) *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- CADIOT, Pierre, NEMO, François (1997a) « Analytique des doubles caractérisations », *Sémiotiques*, vol.13, p. 123-145.
- CADIOT, Pierre, NEMO, François (1997b) « Pour une sémiogénèse du nom », *Langue Française*, n°113, p. 24-34.
- CADIOT, Pierre, VISETTI, Yves-Marie (2001) *Pour une théorie des formes sémantiques – motifs, profils, thèmes*, Paris, P.U.F.
- FRACZAK, Lidia, LEBAS, Franck (2007) « Les articles en français comme opérateurs énonciatifs de la référenciation », *Cahiers du LRL*, n°1, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires de Blaise Pascal, p. 71-83.
- FRACZAK, Lidia, LEBAS, Franck (à paraître) « Analyse énonciative et pragmatique de l'article dit *partitif* », *Revue de Sémantique et de Pragmatique*.

- GODARD, Danièle, JAYEZ, Jacques (1993) « Towards a Proper Treatment of Coercion Phenomena », p. 168-177, in *Proceedings of the Sixth Conference of the European Chapter of the Association for Computational Linguistics*, Utrecht, OTS Utrecht.
- KLEIBER, Georges (1994) « Lexique et cognition : y a-t-il des termes de base ? », *Rivista di Linguistica*, n°6, vol. 2, p. 237-266.
- KLEIBER, Georges (1996) « Cognition, sémantique et facettes : une “histoire” de livres et de... romans », p. 219-231, dans KLEIBER, G. et RIEGEL, M. (éds) *Les formes du sens. Etudes de linguistique française, médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*, Paris, Duculot.
- KLEIBER, Georges (1997) « Prédicat et coercion : le cas de commencer », *Sémiotiques*, vol.13, p. 177-197.
- KLEIBER, Georges (1999) *Problèmes de sémantique – La polysémie en question*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion.
- KLEIBER, Georges (2001) *L'anaphore associative*, Paris, P.U.F.
- KLEIBER, Georges (2003) « Sémantique lexicale : traits catégoriels ou traits non catégoriels ? », p. 99-122, dans *Le sens et la mesure, De la pragmatique à la métrique, Hommages à Benoît de Cornulier*, Paris, Honoré Champion.
- LANGACKER, R.W. (1991) *Concept, Image and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin, Mouton-de Gruyter.
- LARRIVÉE, Pierre (2003) « La contingence des faits linguistiques : réflexions sur la variation et le changement », *Corela*, Vol.1, n°2 (disponible sur <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=92>).
- LEBAS, Franck (1997) « Exploitation autour de commencer de deux notions théoriques : L'indexicalité du sens et l'opposition “en extension” / “en intension” », *Sémiotiques*, vol.13, p. 163-176.
- LEBAS, Franck (1999) *L'indexicalité du sens et l'opposition “en intension” / “en extension”*, Thèse de Doctorat, Université de Paris VIII de Saint-Denis. (disponible sur <http://lrlweb.univ-bpclermont.fr/>)
- LEBAS, Franck (2002) « Les ‘référents évolutifs’ à la croisée du conceptuel et du linguistique », p. 201-215, dans LAGORGETTE, D., LARRIVÉE, P. (éds) *Représentation du sens linguistique*, actes du colloque de Bucarest, 25-27 mai 2001, Muenchen, Lincom Europa.
- LEBAS, Franck (à paraître) « Pour une vision non dualiste de la transitivité », actes du colloque international « Représentation du Sens II » de l'Université du Québec à Montréal, 23-25 mai 2003.
- LEBAS, Franck, CADIOT, Pierre (2003) (éds) « La constitution extrinsèque du référent », *Langages* n°150.
- LEGALLOIS, Dominique (2003) « Essai sur la temporalité et le rythme du signe linguistique », *Langages* n°150.
- LONGHI, Julien (2007a) *Les objets discursifs : doxa et évolution des topoï en corpus*, Thèse de doctorat, Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand II.
- LONGHI, Julien (2007b) « L'objet discursif intermittent : construction d'une forme sémantique et évolution des topoï dans un corpus de presse », p. 149-163, dans CISLARU, G., GUERIN, O., MORIM, K., NEE, E., PAGNIER, T., VENIARD, M. (éds) *L'acte de nommer – Une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945) *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1960) *Signes*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1988) *Merleau-Ponty à la Sorbonne, résumé de cours 1949-1952*, Paris, Cynara.
- POLLOCK, Jean-Yves (1997) *Langage et Cognition*, Paris, P.U.F.

- PUSTEJOVSKY, James (1995) *The Generative Lexicon*, Cambridge, MIT Press.
- SCHULTZ, Patricia (2002) « Le caractère relatif du concept de métaphore », *Langue Française*, n°134, p. 21-37.
- SIBLOT, Paul (1997) « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages*, n°127, p. 38-55.
- SIBLOT, Paul (2007) « Nomination et point de vue : la composante déictique des catégorisations lexicales », p. 25-38, dans CISLARU, G., GUERIN, O., MORIM, K., NEE, E., PAGNIER, T., VENIARD, M. (éds) *L'acte de nommer – Une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- STEWART, John (2001) « Le sens biologique », p. 117-127, dans KELLER D., DURAFOUR, J.P., BONNOT, J.F.P., SOCK, R. (éds), *Percevoir : Monde et Langage*, Sprimont, Mardaga.
- TRACY, Leland (1997) « La clé du mystère : mettre le référent à sa place », *Langue Française*, n°113, p. 66-78.
- VIZETTI, Yves-Marie, ROSENTHAL, Victor (1999) « Sens et temps de la Gestalt », *Intellectica*, n°28, p. 147-227.